Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 51 (1987)
Heft: 201-202

Artikel: Phonologie descriptive des parlers jersiais : II. les consonnes [suite]
Autor: Spence, N.C.W.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399809

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PHONOLOGIE DESCRIPTIVE DES PARLERS JERSIAIS : II. LES CONSONNES (*)

6. INTRODUCTION.

6.1.1. Le système consonantique du jersiais est bien plus uniforme que celui des voyelles, et diffère beaucoup moins du phonétisme français. Si l'on analyse le consonantisme jersiais selon les méthodes préconisées par André Martinet et ses disciples, on aboutit au schéma suivant :

		Ordres							
Séries	nasales	m	.	n	.	.	.	ṇ	(ṅ)
	non-voisées	p	f	t	tє	s	є	.	k
	voisées	b	v	d	dj	z	j	y	g

Plus quelques unités qui n'entrent pas dans le cadre de ces corrélations :

r ẓ l h

6.1.2. Le phonème *y* n'entre pas dans la série de corrélations entre voisées et non-voisées, mais appartient pourtant à l'ordre des palatales. Comme Martinet, j'exclus de la liste des phonèmes les autres semi-voyelles *ẅ* et *w*, qui fonctionnent dans le dialecte comme des allophones des unités vocaliques *u* et *u*. La mise entre parenthèses de la consonne *ṅ* indique que le statut phonologique de cette nasale est très douteux. Elle s'articule dans des emprunts à l'anglais qui sont courants dans le dialecte (par ex. *blaṅkẹt* m. « couverture », *diṅi* m. « petit canot » ou *siṅk* m. « évier »), mais ne semble pas avoir de valeur distinctive.

6.1.3. Les consonnes affriquées *tє* et *dj*, qu'on pourrait éventuellement compter parmi les phonèmes du français standard où elles se rencontrent dans des mots d'emprunt comme *Tchèque, match, catch, gin* ou *bridge*, ne sont pas en jersiais uniquement des emprunts aux langues

(*) Suite et fin de l'étude parue dans la *RLiR* 49 (1985), 151-165.

étrangères, bien qu'il s'agisse en partie d'anglicismes (*tɛapœr* m. « petite hache, couperet » *djẹ̄yl* f. « forte tempête » *djin* m. « gin », etc.) ; elles résultent surtout d'une palatalisation secondaire des dorsales *k* et *g* devant voyelle antérieure, ainsi que de celle des groupes *ty* et *dy*. Des palatalisations secondaires de ce genre sont attestées en France dès le 17e siècle, mais la tendance a été enrayée en français général grâce aux efforts des puristes. Dans les patois, y compris les patois normands, elle est restée active. En jersiais, les effets de la palatalisation secondaire ont peut-être été renforcés par le contact avec le consonantisme anglais. Dans tous les cas, il y a eu, sauf dans les emprunts assez récents, un passage uniforme à *tɛ* et *dj* de *k* et *g* devant voyelle palatale, y compris *u* et *œ*, ainsi que de *ty* et *dy*. On trouve donc — pour ne citer que quelques exemples — *tɛuiẓ* v. « cuire », *tɛiyi* v. « cueillir », *tɛœ* m. « cœur », *tɛẹd* adj. « tiède », *djidẹ* v. « guider », *djẹ̄r* f. « guerre », *djāby* m. « diable ». Les affriquées étaient donc à l'origine des allophones de *k* et de *g* ou de *ty* et de *dy*. Le rapport allophonique avec *k* et *g* est toujours évident dans les alternances morphologiques du genre *puk* f. « sac » ∼ *putɛī* f. « sac rempli », *bẹ̄yk* f. « bêche » ∼ *bẹ̄ytɛī* f. « bêchée », *i bẹ̄yk* « il bêche » ∼ *bẹ̄ytɛi* v. « bêcher », etc. Même certains verbes anglais ont été assimilés à ce modèle : cf. *kutɛi* v. « faire la cuisine », mais *nu kuk* « on fait la cuisine », *hutɛi* v. « accrocher » ∼ *i huk* « il accroche ».

6.2.2. Certaines évolutions phonétiques et des emprunts récents ont pourtant eu pour conséquence le rétablissement des oppositions fonctionnelles entre *k* et *tɛ*, d'une part, et *g* et *dj*, d'autre part : cf. *tɛã* m. « chien » (cf. la forme normande *quian*) ∼ *kã* m. « parcelle d'un champ », *tɛã* m. « chique de tabac » (cf. l'angl. dialectal *chaw*) ∼ *kā* m. « cas », *tɛapœr* m. « petite hache » (< angl. *chopper*) ∼ *kapœr* m. « bouilloire encastrée pour faire la lessive » (< angl. *copper*), ainsi que (exemple moins probant) *djẹ̄r* f. « guerre » ∼ *gẹ̄* m. « attirail, matériel » (< angl. *gear*). Les affriquées ne sont donc plus uniquement de simples allophones d'autres phonèmes, mais on voit que leur fonction distinctive est toujours peu importante en jersiais.

6.3. Examinons maintenant le rôle des phonèmes qui n'existent pas en français, c'est-à-dire l'aspirée *h* et l'interdentale *ẓ*.

6.3.1. En jersiais, comme dans certains dialectes de la métropole, notamment en Normandie et dans l'Est, l'*h* s'articule encore toujours à l'initiale de certains mots d'origine germanique ou norroise : cf. *halẹ* v. « tirer » (qui s'oppose donc à *alẹ* v. « aller »), *hẹ̄y* f. « timon de la

charrue » (< francique **hagja*) ~ *ẹ̄y* m. « rayon d'étagère » (< lat. *assis*), *haɛ* f. « hache », *hãk* f. « hanche », *humar* m. « homard », etc. On trouve aussi l'*h* à l'initiale des onomatopées *hitɛẹ* m. « hoquet » et *hiŋi* v. « hennir », des anglicismes *hœ̄d* m. « troupeau » et *hutɛi* v. « accrocher », de l'adjectif *haw,* dont l'étymon latin aurait été contaminé par le francique **hoh,* et de la préposition *họr* « hors ». L'emploi de l'*h* est donc *grosso modo* comparable à celui qu'il avait en moyen français. Comme on verra ci-dessous (8.3.), cette consonne se rencontre parfois comme son transitoire entre deux voyelles.

6.3.2. Le cas de l'interdentale *ẓ* est beaucoup plus compliqué. Etymologiquement, ce phonème continue l'*r* latin intervocalique, mais cette dernière n'a pas toujours abouti à *ẓ*. J'ai consacré en 1957 un article d'une vingtaine de pages à l'assibilation de l'*r* en jersiais (1), et je n'indiquerai ici que les grandes lignes du traitement qu'a subi cette consonne. Pour la plupart des Jersiais patoisants, *ẓ* est un phonème distinct qui s'oppose régulièrement à *r* dans des paires minimales comme *paẓ* f. « paire » ~ *par* f. « part », *maẓ* f. « mare » ~ *mar* m. « mars » et « marc », *mẹẓ* f. « mère » ~ *mẹr* m. « point de repère », etc. Dans les parlers du nord-est de l'île, pourtant, la situation est confuse. Certains patoisants ignorent l'assibilation *-r-* > *ẓ* ; chez d'autres, l'assibilation est sporadique, c'est-à-dire qu'on passe de *r à ẓ* et de *ẓ* à *r,* apparemment sans s'en rendre compte, dans les mots ou *ẓ* est régulier dans les autres parlers. Ces patoisants ne remplaceront pourtant jamais *r* par *ẓ* dans des mots comme *par* f. « part » ou *kọr* m. « corps », dont l'*r* ne remonte pas à *r* latin intervocalique.

6.3.3. Même dans les parlers où l'assibilation de la consonne est régulière, l'*r* intervocalique n'est pas toujours remplacée par *ẓ*. Dans les mots qui se terminaient en latin par *-ura* ou *-atura,* la consonne a abouti à *z,* et cela même dans les parlers du nord-est où l'assibilation *r* > *ẓ* est absente ou sporadique : cf. *bọrdœ̄z* f. « bordure », *pitɛœ̄z* f. « piqûre », *mœ̄z* adj. f. « mûre », *sœ̄z* adj. f. « sûre », etc. (2).

6.3.4. Là où l'*r* intervocalique affaiblie est entrée en contact avec une consonne précédente, autre qu'une labiale ou une dorsale, par suite de l'amuïssement d'un *e* muet, il y a eu dans tous les parlers de l'île, y

(1) *RLiR* 21 (1957), pp. 270-288.

(2) Le phonème *œ* a généralement abouti à *ay* en jersiais de l'est (JE) : ces mots se prononcent donc comme *bọrdayz,* etc., en JE. L'abréviation JO représente « jersiais de l'ouest ».

compris ceux du nord-est, un processus d'assimilation menant à la création d'une série de consonnes géminées : *pọttī* f. « poterie », *kāssẹ* « casserait », *twọ̄nnẹ* « tournerait », etc. (pour d'autres exemples, voir ci-dessous, 9.4.1.). Après labiale ou dorsale, l'*r* s'est maintenue chez les patoisants qui ne connaissent pas l'assibilation *r* > *ẓ*, tandis que les autres patoisants articulent soit *ẓ*, soit *z*, car il y a hésitation entre ces deux consonnes dans les mots de cette catégorie (3).

6.3.5. Selon un poème patois datant de 1875, il y aurait à St-Martin, dans le nord-est, un îlot linguistique où l'*r* passe généralement, non pas à *ẓ*, mais à *z* : « A St-Martin i' disent *veze* / Faisant d'l'*r* un *z* comme en *peze* » (4). Je n'ai jamais entendu parler ainsi, mais aucun de mes informateurs n'était originaire de Faldouet, site possible de cet îlot (5). Par contre, j'ai connu des patoisants de St-Ouen, dans le nord-ouest de l'île, qui remplaçaient sporadiquement *z* (< *s* latin intervocalique) par l'interdentale *ẓ*, et à qui il arrivait donc de parler par ex. d'*œn mẹẓõ* « une maison » ou de *lẹẓ wẹ̄ẓyọ̄* « les oiseaux ». Ce phénomène saint-ouennais, assez bizarre, est pourtant atypique du système jersiais, comme l'est le traitement de l'*r* dans les paroisses du nord-est.

7. LA DISTRIBUTION DES PHONÈMES.

7.1. La description d'un système phonologique ne se termine pas par l'énumération des phonèmes, car le système comprend aussi des règles qui régissent la distribution et la combinaison de ces phonèmes. Pour donner quelques exemples, le français et l'allemand ont tous les deux des phonèmes *s* et *d*, mais ceux-ci ont une distribution différente : l'allemand, à l'encontre du français, ne permet ni qu'un mot commence par *s*, ni qu'il se termine par *d*. Les règles combinatoires varient également : l'anglais ne connaît pas les groupes initiaux *pn* et *ps* qui sont admis en français, et le français ne permet pas, comme l'anglais, un groupe final comme *sts* (cf. l'anglais *costs*, ou avec un groupe encore plus complexe, *texts*).

7.2. Je propose donc d'étudier la distribution des phonèmes consonantiques en jersiais, d'abord celle des consonnes simples, ensuite celle

(3) On entend donc suivant les personnes *ẹ̄ypzõ* ou *ẹ̄ypzõ* m. « éperon », *makẓẹ* ou *makzẹ* m. « maquereau », etc.

(4) Voir le *Glossaire du patois jersiais*, Jersey, 1924, p. XIV suiv.

(5) Voir la carte indiquant les îlots linguistiques dans F. Le Maistre, *Dictionnaire jersiais-français*, Jersey, 1966.

des groupes de deux consonnes, et pour terminer, celle des groupes de trois et même de quatre consonnes. Il sera chaque fois question de positions 1° initiales, 2° médiales, et 3° finales. L'analyse se complique du fait qu'il existe (comme en français) des groupes dits « secondaires » produits par la chute de l'*e* muet, mais qu'il est souvent difficile, dans une perspective synchronique, de distinguer des groupes « primaires » (voir, par ex., ci-dessous, 9.1.2.). Il est parfois difficile aussi de savoir dans quelle mesure il faut tenir compte de certains groupes qui ne se rencontrent que dans des mots savants appartenant au français plutôt qu'au jersiais, qui au fond est un parler rural peu employé dans les discussions philosophiques.

8. LES PHONÈMES SIMPLES.

8.1. A l'initiale, on trouve tous les phonèmes sauf *ẓ*, qui, on l'a vu, remonte historiquement à *r* intervocalique, *ṅ* qui ne s'articule que dans des mots anglais où il n'apparaît jamais à l'initiale, et *ŋ*, qui n'est jamais initial en français non plus, bien qu'il soit quelquefois difficile de faire la distinction entre *ŋ* et *ny*, qui est certainement admis à l'initiale. La valeur distinctive des autres phonèmes se déduit des oppositions suivantes : *pil* f. « tas » ∼ *bil* f. « bile » ∼ *mil* adj. num. « mille » ; *fil* f. « fille » ∼ *vil* f. « ville » ; *tu* pron. « tu » ∼ *du* adj. « dur » ∼ *nu* adj. « nu » ; *tɛ̄ẹ̄n* m. « chêne » ∼ *djẹ̄n* f. « col » ; *ɛi* adj. « cher » ∼ *ji* m. « jeu, divertissement » ∼ *yi* m. « œil » ; *kã* m. « parcelle d'un champ » ∼ *gã* m. « gant » ; *mọr* m. « mors » ∼ *nọr* m. « nord » ; *rõ* adj. « rond » ∼ *lõ* adj. « long ». Quant à l'aspirée *h*, on opposera surtout sa présence à son absence, comme nous l'avons déjà vu (6.3.1.), dans des paires minimales comme *œn* adj. num. « une » ∼ *hœn* f. « hune ». On remarquera l'absence d'une paire minimale opposant *s* et *z*. Cela ressort du fait que si *s* est fréquent à l'initiale, *z* est loin de l'être : *sẹ̄* m. « sein » et *zẹ̄* m. « zinc » ont un timbre vocalique différent en jersiais.

8.2. Tous les phonèmes sont attestés à la médiale. La valeur distinctive de la plupart des consonnes ayant déjà été démontrée, il ne reste qu'à le faire pour celles qui ne s'emploient pas à l'initiale. Le mot *paẓi* m. « pari » s'oppose à *pari* « Paris », mais cet exemple n'est pas typique, car l'*r* qui s'est maintenue (< *rr*, *tr* ou *dr* latins) allonge normalement la voyelle précédente : *maẓi* m. « mari » ∼ *māri* adj. « fâché » est donc un exemple plus représentatif de la phonologie jersiaise. Il me semble qu'on peut parler d'une paire minimale parce que la différence

vocalique est une suite directe de la différence consonantique. La nasale palatale *ɲ* est également une consonne allongeante, ce qui fait que dans ce cas aussi, une différence de durée vocalique découle automatiquement de la différence entre les consonnes : cf. *kanõ* m. « canon » ∼ *kāɲõ* m. « palonnier ». Comme nous l'avons vu (6.1.2.), la nasale vélaire *ṅ* qui s'articule dans certains emprunts à l'anglais, n'a pas de fonction distinctive dans le dialecte, et constitue plutôt un phonème étranger, comparable aux voyelles nasales qu'on emploie souvent en anglais dans des gallicismes comme *entente cordiale.*

8.3. La semi-voyelle *y* et l'aspirée *h,* qui ont une valeur distinctive à l'initiale, fonctionnent à la médiale surtout comme des sons de transition entre deux voyelles : historiquement, le yod remonte souvent à une *l* mouillée (cf. *tɛiyi* v. « cueillir », *māyọɛ* f. « maillet », etc.), à *ly* (cf. *kọyi* m. « collier », *suyẽy* m. pl. « souliers ») ou à *k* latin intervocalique (cf. *pẽyi* v. « payer »), mais sa fonction ne semble pas différer synchroniquement de celle qu'a *y* dans *dubliyi* m. « nappe » ou *ubliyẹ* v. « oublier », c'est-à-dire de séparer deux voyelles en hiatus. On trouve pourtant *h* plutôt que *y* comme son de transition dans quelques mots, par ex. *brẹha* m. « conglomérat », *bahœr* m. « bahut » et JE *brẹhọl,* JO *krẹhọl* f. « mauvaise toux ».

8.4.1. A la finale, on ne trouve ni l'aspirée *h* ni la palatale nasale *ɲ,* qui s'est dépalatalisée (cf. *vin* f. « vigne », *tɛẹzwọn* f. « charogne », etc.), comme d'ailleurs l'ancienne *l* mouillée en position finale (cf. *fil* f. « fille », *famil* f. « famille », etc.) : *y* figure à la finale comme l'élément final des diphtongues secondaires *ey,* et en JE *ay,* et sa valeur distinctive en position finale est donc extrêmement restreinte. La nasale vélaire *ṅ* s'articule dans certains anglicismes comme *ɛopiṅ* m. « shopping, courses », mais n'a pas de valeur fonctionnelle. Dans les emprunts plus anciens, le suffixe anglais *-ing* a été remplacé par la voyelle nasale *ẽ* : cf. *byatɛẽ* m. « cirage » (< angl. *blacking*), *ɛlẽ* m. « shilling (ancienne monnaie anglaise) », etc.

8.4.2. Citons quelques exemples des autres consonnes qui se trouvent à la finale, mais avec une fonction distinctive :

(i) Labiales et labio-dentales : *kọp* f. « coupe », *tub* f. « cuveau » (< angl. *tub*), *kum* conj. « comme » ; *vif* adj. « vif » ∼ f. *viv.*

(ii) Dentales : *pãt* f. « pente » ∼ *pãd* « pendent », *pan* f. « panne d'une enclume ».

(iii) Affriquées (uniquement dans des emprunts à l'anglais, vu l'origine normale des affriquées, 6.1.3.) : *kowtɛ* m. « car », *fridj* m. « réfrigérateur ».

(iv) Alvéolaires et chuintantes : *kās* f. « caisse », *byāz* f. « brouillard », *bwọɛ* f. « bouche » ∼ (*ɛuna*) *bwọj* « (cela) bouge ».

(v) Dorsales : (*i s*) *mọk* « (il se) moque » ∼ *mọg* f. « grande tasse sans soucoupe » (< angl. *mug*).

(vi) Les liquides et l'interdentale *z* : *bẹl* m. « cour de ferme », *bẹr* m. « berceau », *bẹz* v. « boire ».

9. LES GROUPES DE DEUX CONSONNES.

9.1. Comme en français, le groupe initial le plus typique est C (= consonne) + *r*. On trouve les groupes primaires *pr, br, fr, vr, tr, dr, kr* et *gr* : cf. *prœn* f. « prune » ∼ *brœn* adj. f. « brune » ; *frẹ* adj. « froid » ∼ *vrẹ* m. « varech » ; *trẹ* m. « trait, coup » ∼ *drẹ* adj. « droit » ; *krẽy* f. « craie » ∼ *grẽy* f. « harnais, attelage ». Puisque l'*r* intervocalique a généralement subi une assibilation ou une assimilation (cf. 6.3.2.-6.3.4.), les groupes secondaires C + *r* font généralement défaut ; citons pourtant le cas de *ɛrīz* (ou *ɛėrīz*) f. « espèce de cerise », où l'assibilation n'a pas eu lieu, malgré la présence d'un *ɛ* « normanno-picard » indiquant qu'il ne s'agit pas d'un emprunt au français. L'*r* s'est peut-être maintenue pour éviter la formation d'un groupe secondaire *ɛz* difficile à prononcer.

9.1.2. Les groupes C + *l*, fréquents en français, le sont beaucoup moins en jersiais, du moins comme groupes primaires, car, comme en italien et comme dans certains patois normands, la latérale a normalement abouti à *y* dans ces suites : cf. *pyã* m. « plant, plantation » ∼ *byã* adj. « blanc », *fyã* m. « flanc », *kyu* m. « clou », *gyi* m. « glui ». Quand le yod est suivi de *i*, comme dans le cas de *gyi*, il y a parfois absorption de la semi-voyelle, surtout dans des mots fréquents, comme *pyī* f. « pluie » ou *ẹ̄gyīz* f. « église ». Les groupes C + *l* se sont maintenus devant deux voyelles en hiatus, sans doute grâce à l'action dissimilatrice exercée par le yod de transition entre les deux voyelles : on trouve donc par ex. *pyẹ* m. « pli », mais *pliyẹ* v. « plier », *gyi* m. « glui », mais *gliyọ* m. « petit faisceau de glui ». C + *l* s'est également maintenu dans un nombre de mots qui semblent être des emprunts relativement récents : cf. *flẹm* f. « flamme (de vétérinaire) », *bluz* f. « blouse, chemisier », *klērinẹt* f. « clarinette » et *blẹ* adj. « blet » (le mot plus ancien est *byak*). C + *l* est également présent, comme groupe secondaire, dans des

mots comme *plẹ* v. « peler », *blọɛ* f. « prune sauvage » (cf. a.fr. *beloce*), *jlẽ* f. « gelée », *glin* f. « poule » (cf. a.fr. *geline*), etc. (6). Soulignons pourtant que, puisque le *ė* ne s'articule pour ainsi dire jamais dans des mots de ce genre (l'alternance entre *ɛrīz* et *ɛėrīz* citée ci-dessus, 9.1.1., est atypique), la distinction entre groupes primaires et secondaires est historique plutôt que synchronique.

9.1.3. On vient de constater que l'évolution typique de C + *l* a entraîné la palatalisation de la latérale. Ajoutons donc aux exemples de C + *y* déjà cités les groupes d'autres provenances : *vy, sy, cy, jy, my* et *ny* (cf. *vyẹd* adj. « vide », *syẹl* m. « ciel », *ɛyi* m. « cellier », *jyẽyt* m. « nouvel herbage », *nyẹ* f. « nuit », etc.

9.2. Comme en français, les groupes assez fréquents *s* + C sont d'origine savante ou étrangère, du moins en ce qui concerne les groupes primaires. Le type le plus répandu est *s* + plosive sourde : cf. *spẹsyawtẹ* f. « spécialité », *stāl* f. « stalle (d'écurie) » *skabel* f. « escabeau », et, avec palatalisation secondaire de *k* devant voyelle antérieure, *stɛẹlẹt* f. « squelette ». Les suites primaires *s* + nasale ou liquide sont représentées dans des anglicismes comme *snọ* m. « tabac à priser » (< angl. *snuff*), *snitɛi* v. « mettre le nez dans les affaires d'autrui » (< angl. *to sneak*), *slip* m. « cale de lancement », *slab* f. *dė bwēy* « grosse planche » (< angl. *slab*), etc. Des groupes secondaires très stables se trouvent dans des mots comme *spazẹ* v. « séparer », *skur* m. « secours », *smẹ* v. « semer », etc.

9.3. Les groupes initiaux savants *ps, pn, pt, ks, sn* et *mn* (cf. *psychologie, pneu, ptomaïne,* etc.) n'existent pas en jersiais, du moins pas comme groupes primaires (*pti* adj. « petit », *mne* v. « mener », etc., contiennent des groupes de ce genre produits par la chute de l'*e* muet). Il ne semble pas y avoir de restrictions sur la formation d'un groupe de deux consonnes dû à l'amuïssement d'une voyelle atone, avec l'exception possible du groupe **ɛẓ* (voir ci-dessus, 9.1.1.). Mentionnons pourtant quelques particularités du jersiais par rapport au français. A l'encontre de celui-ci, en jersiais les fortes se voisent au contact des faibles dans des mots comme *jva* m. « cheval », *gvil* f. « cheville » ou *gvẽytr* m. « chevêtre » — mais le phénomène ne se produit pas au contact d'une

(6) On a également *vl* dans *vla* adv. « voilà », où le groupe est secondaire, et dans *vlik* f. et *vliko* m. « espèces de coquillages », dont l'étymologie est incertaine : peut-être s'agit-il d'adaptations de l'anglais *whelk*.

nasale ou d'une liquide (cf. *kmẽ* m. « chemin », *ɛlẽ* m. « shilling », etc.). Le traitement du préfixe *re-* demande aussi à être commenté. Après voyelle, le préfixe se réduit à *r* (*i rvẽ* « il revient »), mais après consonne ou une pause, il est remplacé par *ẹr* (*ẹrvẽ* « reviens ! », *l ẹrnuvẹ* m. « le printemps », etc.). Chaque mot a donc deux variantes, mais la forme « longue » diffère beaucoup de celle qu'on trouve en français.

9.4.1. A la médiale, nous retrouvons les mêmes groupes C + *r*, C + *y* (et parfois C + *l*) et s + C, et de plus, comme en français, les suites liquide + C qui sont typiques des positions médiale et finale. Le jersiais diffère considérablement du français, par contre, en ce qui concerne la fréquence et l'importance fonctionnelle de la gémination consonantique. André Martinet et ses disciples ont montré que la gémination peut avoir une valeur distinctive en français, mais que son rôle est peu important (7). Les grammairiens et les linguistes français tendent même à considérer la gémination comme vicieuse (pour Grammont, elle était « contraire au génie de la langue ») (8), et même Martinet, tout en notant que 65 % de ses sujets non-méridionaux prétendaient distinguer en parlant les formes *travaillons* et *travaillions,* ne semble guère les approuver (9). Il signale également que l'*rr* des futurs et des conditionnels du type *mourrai(s)* est généralement réalisée comme une consonne qui s'oppose par la durée à l'*r* simple de l'imparfait, etc. (10). Par contre, il considère la gémination de *t* par ex. dans la réalisation de *netteté,* comme un groupe fortuit, comparable aux groupes secondaires *rt* et *st* des mots *rareté* et *fausseté* (11). Dans une optique purement synchronique, il est souvent difficile ou impossible, on l'a vu, de faire la différence entre primaire et secondaire quand l'*ė* historique a complètement disparu. Or, les géminées du jersiais, qui résultent surtout de l'assimilation d'une *r* intervocalique à une consonne précédante, ont l'air d'être tout à fait stables. Le résultat de cette assimilation a été de créer une série d'alternances ayant une valeur distinctive beaucoup plus importante que la gémination française. Citons comme exemples : *gwõtẹ* ~ *gwõttẹ* « goûtait ~ goûterait », *ẹ̃ydẹ* ~ *ẹ̃yddẹ* « aidait ~ aiderait », *lẹ̃ysẹ* ~ *lẹ̃yssẹ* « laissait ~ laisserait », *õwzẹ* ~ *õwzzẹ* « osait ~ oserait », *muɛẹ* ~ *muɛɛẹ* « cachait ~ cacherait »

(7) Cf. *La prononciation du français contemporain,* 2e éd., Genève, 1971.
(8) *Traité pratique de prononciation française,* Paris, 1948, p. 90.
(9) Martinet, *op. cit.*, p. 165.
(10) Martinet, *op. cit.*, p. 196.
(11) Martinet, *ibid.*

(cf. a.fr. *mucier*), *mãje* ∼ *mãjje* « mangeait ∼ mangerait », *pāle* ∼ *pālle* « parlait ∼ parlerait », *twǭne* ∼ *twǭnne* « tournait ∼ tournerait », *feze* ∼ *fezze* « ferait ∼ ferrerait » (12), et finalement, *bāre* ∼ *bārre* « barrait ∼ barrerait », opposition qui se retrouve en français. La même gémination qui s'est produite dans des mots comme *pǫttī* f. « poterie » *brǫddī* f. « broderie » ou *fawɛɛī* f. « fauchaison » n'a pas de valeur fonctionnelle (13). Rappelons que l'assimilation n'a pas eu lieu au contact d'une labiale ou d'une dorsale : on trouve donc *ẹ̄ypẓõ* ou *ẹ̄ypzõ* m. « éperon », *lavẓī* ou *lavzī* « buanderie », etc.

9.4.2. Les groupes *r* + C sont nombreux et variés : les seules suites qui semblent manquer à la médiale sont *rh, rz* (extrêmement rare en français également), *rṇ* (on trouve plutôt *ny* dans *dẹrnyẹẓ* adj. f. « dernière, *ɛarnyẹz* f. « charnière », etc.) et *rẓ*. Citons comme exemples *hẹrpõ* m. « harpon », *kọrbẹ* m. « corbeau », *ɛẹrfi* m. « cerfeuil », *ɛẹrvẹt* f. « crevette », *parti* v. « partir », *mardi* m. « mardi », *mẹrtɛi* v. « marquer », *vẹrdjẹt* f. « brindille, baguette », *vẹrsẹ* v. « renverser », *bẹrɛi* v. « bercer », *vẹrjū* m. « raisin(s) », *mẹrkọt* f. « marcotte », *mẹrgo* m. « marguerite », *fẹrmi* m. « fermier, cultivateur », *kọrniɛ* f. « grosse gouttière en bois ayant la forme d'une corniche » (14), *vẹrlọp* f. « varlope ».

9.4.3. Puisque l'*l* latine s'est normalement vocalisée en gallo-roman devant une autre consonne, les groupes *l* + C sont moins fréquents que *r* + C, comme en français. On trouve pourtant les groupes suivants d'origine savante : *lf, lv, lt, ls, lz, ltɛ* et *lm* (cf., par ex., *kalfẹ̄ytẹ* v. « calfeutrer », *galvawdẹ* v. « galvauder », *tɛultivẹ* v. « cultiver », *malsẹ̃* adj. « malsain », *kọlza* m. « colza », *kaltɛulẹ* v. « calculer » et *malmẹnẹ* v. « malmener »). Dans certains mots (cf. *tɛullẹ̃* f. « cuillerée », *pāllẹ* « parlerait ») on trouve *ll*, historiquement un groupe secondaire, mais en synchronie, aussi stable que les autres.

---

(12) Bien qu'ils soient des dérivés de *ferrum, feze* v. « ferrer » et *fezāl* f. « ferraille » ont *z*, ce qui semble indiquer une réduction précoce de l'*r* géminée.

(13) Pour de plus amples détails, voir mon article sur l'assibilation de l'*r* dans *RLiR* 21 (1957), p. 276 suiv.

(14) Il s'agit probablement d'un emprunt au français, car l'*r* s'est généralement amuïe, en allongeant la voyelle, dans les mots *kōwn* f. « corne » (on a *korn* dans les parlers de l'ouest), *kōwnel* f. « corneille » et *kōwnwe* m. « espèce de scie ».

9.5. On trouve à la médiale les groupes d'origine savante, formés de plosive + C, qui manquent à l'initiale : *pt, ps, kt, ks, kn, gz,* etc. (cf. *adọptẹ* v. « adopter », *apsọlumã* adv. « absolument », *aktif* adj. « actif », *ẹksẹsif* adj. « excessif » *tẹknik* f. « technique », *ẹgza* adj. « exact », etc.).

9.6. La chute de l'*ė* muet a permis la formation non seulement des géminées (6.3.4. et 9.4.), mais de toute une série d'autres combinaisons secondaires. Il ne semble pas y avoir de restrictions sur la formation de tels groupes grâce à l'amuïssement d'un *ė*. Citons quelques exemples seulement : *avnẽ* m. « avenir », *ɛimtɛẹz* m. « cimetière », *aɛtœ* adv. « maintenant » (cf. a.fr. *a cete eure*), *s ajnwõyi* v. pr. « s'agenouiller ».

9.7. Les suites permises à la finale sont moins nombreuses, d'abord parce que les deux consonnes doivent appartenir à la même syllabe, ensuite, parce qu'on ne trouve pas de groupes secondaires en syllabe finale. Les groupes les plus fréquents sont ceux qui sont typiques de la position médiale, c'est-à-dire C + *r* et C + *y*, qui a généralement remplacé C + *l* ; liquide + C ; *s* + C ; et les groupes savants *pt, ps, kt, ks, tm* et *gm*. Citons comme exemples :

(i) C + *r* : *vẹypr* m. « guêpe », *õbr* f. « ombre », *sufr* m. « souffre », *pẹyvr* m. « poivre », *mẹtr* v. « mettre », *sīdr* m. « cidre », *mukr* adj. « humide », *vinẹgr* m. « vinaigre » ;

(ii) C + *y* : *kupy* m. « couple », *tāby* f. « table », *ãfy* « enfle », *tīky* m. « bouilloire », *õgy* m. « ongle » ;

(iii) *r* + C : *karp* f. « carpe », *skọrb* f. « courbe », *mọrv* f. « morve », *ọrm* m. ou f. « orme », *pọrt* f. « porte », *kọrd* f. « corde », *marɛ* f. « marche », *larj* adj. « large », *burs* f. « bourse », *katọrz* num. « quatorze », *pẹrk* f. « mesure de superficie (cf. angl. *perch*) », *vẹrg* f. « espar, verge », *bọrn* f. « borne », *pẹrl* f. « perle ».

(iv) *l* + C : *alp* f.pl. « Alpes », *bulb* f. « bulbe », *gọlf* m. « golf », *kalm* adj. « calme », *vọlt* m. « volt ».

(v) Groupes « savants » : *apt* adj. « apte », *ẹklips* f. « éclipse », *akt* m. « acte », *kõplẹks* adj. « complexe », *ritm* m. « rythme », *dọgm* m. « dogme ».

10. LES GROUPES DE TROIS ET DE QUATRE CONSONNES.

10.1. A l'initiale, on ne trouve, comme en français, que les combinaisons de trois consonnes du type *s* + plosive sourde + liquide, *s* +

plosive + *r* étant beaucoup mieux représenté que *s* + plosive + *l*. Citons les emprunts à l'anglais *spręd* f. « livarde » (< angl. *sprit*), *spruє* m. « épicéa », *strap* f. « courroie » et *skrǫbę* v. « laver à la brosse », ainsi que les mots d'origine savante *strikt* adj. « stricte », *skrupul* m. « scrupule », etc. Comme exemple de la suite *s* + plosive + *l*, je ne peux citer que le mot *splãdīd* adj. « splendide ».

10.2. A la médiale, on retrouve la suite *s* + plosive sourde + liquide : cf. *kastrǫl* f. « casserole », *diskrę* adj. « discret », etc., et même précédée d'une autre consonne, ce qui donne un groupe de quatre consonnes divisé entre deux syllabes : *ękspręy* adv. « exprès », *ękstręm* adj. « extrême », *ęksplǫrę* v. « explorer », etc. Assez fréquents sont également les combinaisons liquide + plosive + liquide : cf. *surprīz* f. « surprise », *purtrę* m. « portrait », *mœrdri* v. « meurtrir », *sęrkyi* v. « sarcler » et *pǫltrõ* m. « poltron ». Un troisième type est représenté par C + *s* + plosive : cf. *ękspulsyõ* f. « expulsion », *ękstęrminę* v. « exterminer », *ękstєi* adj. « exquis », *ǫpstaky* m. « obstacle », etc.

10.3. On ne trouve pas de groupes de quatre consonnes en position finale, car des suites pareilles sont toujours divisées entre deux syllabes. Les combinaisons de trois consonnes sont plus rares qu'à la médiale, mais elles ont la même structure que celles qu'on trouve à l'intérieur du mot, c'est-à-dire *s* + plosive + liquide (*lustr* m. « lustre », *ã dzastr* « en faillite »), et, bien plus fréquemment, liquide + plosive + liquide (cf. *purpr* m. « pourpre », *arbr* m. « arbre fruitier », *tœrtr* v. « tordre », *pęrdr* v. « perdre », *filtr* m. « filtre », *sęrky* m. « cercle » et f. « mauvaises herbes »). On retrouve également les suites C + *s* + plosive dans quelques mots d'origine savante (cf. *tękst* m. « texte » et *mikst* adj. « mixte »).

10.4. On voit que les groupes de trois et de quatre consonnes sont dans l'ensemble les mêmes que ceux qui existent en français, et cela surtout parce qu'ils appartiennent à la même couche d'emprunts savants : seul *r* + C + liquide est une structure qui remonte à l'ancien français.

11. « L'*E* MUET ».

11.1. Dans l'ensemble, l'*ė* s'emploie moins en jersiais qu'en français soigné et même moins qu'en français familier. Il y a, comme en français, des mots où la voyelle n'est jamais muette, notamment entre un

groupe C + liquide et une autre consonne (par ex., dans *brėbī* f. « brebis », *prėmi* adj. « premier » ou *frėme* v. « fermer ») ([15]) et entre un groupe *r* + C et une autre consonne (cf. *tɛ̄ęrkėzī* f. « hangar à charrettes », *burdėlo* m. « espèce de tarte aux pommes »). Comme en français, un groupe final C + *r*, et en jersiais le groupe C + *y* provenant de C + *l*, sont toujours suivis de *ė* devant une autre consonne : cf. *œ̃ kupyė frãsę̄y* « un couple français », *pawvrė bę̄yt* « pauvre bête ! », *la mę̄ytrė brãk* « la branche principale », *lė tīkyė bwǫr* « la bouilloire bout », etc. — mais, encore comme en français, la liquide (ou le yod) n'est souvent pas articulée, et dans ce cas, la voyelle d'appui n'apparaît pas (*pawv bę̄yt* « pauvre bête », *kat mil* « quatre mille », etc.). Comme nous l'avons vu (voir ci-dessus, 9.3.), le préfixe *re-* apparaît en jersiais soit comme *r*, soit comme *ęr* (cf. *i faw l ęrfez* « il faut le refaire »), et *ė* est également remplacé par *ę* dans des suites comme *j mę l dizę* « je me le disais », *ɛ tę l dī* « je te le dis », etc.

11.2. L'*ė* s'emploie beaucoup moins qu'en français familier comme une voyelle d'appui après un groupe final autre que C + *r* ou C + *y*, suivi d'une consonne initiale, ou entre C final et CC initial. Il est également rare d'entendre un *ė* dans des mots comme *pti* adj. « petit », *jva* m. « cheval », *kmę̄z* f. « chemise », etc., même dans des contextes où se produisent des suites de trois consonnes : on entend donc normalement *œn ptit fil* « une petite fille », *œ̃ vyęr jva* « un vieux cheval », etc. Nous avons déjà vu (9.1.) que l'*ė* muet ne réapparaît jamais entre les géminées remontant à C + *ė* + *r*. Cela est vrai aussi dans le cas des mots *lavzī* f. « buanderie », *frukzę̄* f. « fourchée », etc., où la gémination a été entravée.

11.3. On voit donc que l'articulation de l'*ė* muet en jersiais correspond en général aux cas où elle est « obligatoire » en français ([16]). Cela va à l'encontre de certaines tendances observées en français populaire (par ex. l'articulation d'un *ė* de transition dans des syntagmes comme *parkė mõso* « Parc Monceau » ou *filmė frãsę* « film français »). Il se peut que l'emploi de l'*ė* par les Jersiais ait été influencé par leur bilin-

(15) Il existe des variantes de ces deux derniers mots avec labialisation et fermeture de l'*ė* devant *m* (*frume* et *prumi*).

(16) La formulation d'une « loi minimum des trois consonnes » pose des problèmes qui n'ont pas encore été complètement résolus. Voir mon article, « Another look at the *loi des trois consonnes* », *French Studies* 36 (1982), pp. 1-11.

guisme, car les anglophones qu'ils sont ont l'habitude de prononcer des syntagmes comme *dark night* ou *film festival* sans recours à une voyelle d'appui.

12. CONCLUSION.

12.1. Il est probable que l'emploi de l'anglais a eu une influence sur l'articulation du jersiais, et réciproquement, mais il est très difficile de le prouver. Il me semble, par exemple, que les habitudes articulatoires anglaises ont du moins servi à renforcer certaines tendances qui existaient déjà dans les parlers normands, notamment la palatalisation secondaire des dorsales devant voyelle palatale et la diphtongaison secondaire (voir *RLiR* 49, pp. 151-165).

12.2. J'espère que cette analyse, même si elle n'est pas exhaustive, permet de situer le jersiais par rapport aux autres dialectes normands et au français. Si certains traits du jersiais semblent indiquer une influence de l'anglais sur les parlers de l'île, cela n'est guère surprenant. Même les patoisants, qui sont en forte minorité (17), se servent nécessairement de l'anglais dans leurs rapports avec la majorité unilingue. Il est plus surprenant de voir jusqu'à quel point les traits les plus typiques du jersiais (les diphtongaisons et les palatalisations secondaires, l'assibilation et l'assimilation de l'*r* intervocalique, le maintien en JE de la diphtongue *aw* ($< a + l +$ C), etc.) sont des traits qu'on retrouve dans les parlers de la métropole, et surtout dans ceux de la Basse-Normandie. Il s'agit évidemment en partie d'archaïsmes communs, ou dans le cas de l'*r* intervocalique, des effets d'une faiblesse articulatoire de la consonne alvéolaire qui a laissé des traces dans l'évolution de la consonne en diverses régions dès le moyen âge (18). En

(17) Sur une population de plus de 75.000 personnes, Jersey compte peut-être 10 % de patoisants. Vu l'absence de chiffres officiels, cela ne peut être qu'une approximation.

(18) Pour des exemples de l'affaiblissement de l'*r* intervocalique en Normandie, voir F. Lechanteur, « Nos enquêtes de l'Atlas Linguistique : l'enquête en Basse-Nomandie », *F.M.* 16 (1948), p. 120, A. Romdahl, *Glossaire du patois du Val de Saire,* Linköping, 1881, p. 13, etc. Signalons par contre que l'assibilation de l'*r* n'a pas eu lieu en guernesiais, ni même dans le parler de l'île de Sercq, qui a été colonisée par des Jersiais au 16e siècle. Cela semble indiquer que les phénomènes d'assibilation ou de gémination se sont produits indépendamment à une époque relativement récente.

ce qui concerne les palatalisations et les diphtongaisons secondaires, par contre, il s'agit de développements bien plus récents, communs à des parlers qui n'avaient guère de contact entre eux, et qu'on attribuera, faute de mieux, à la parenté de structure et d'articulation qui les réunit.

Jersey. N. C. W. SPENCE